

~~POUR LA SUITE DU MONDE AVEC~~ ~~RAYMOND BOURGULT SJ~~

par Luc Lepage

« Ce n'est pas nous qui avons la vérité, c'est la vérité qui nous a ». Cette formule était de Raymond Bourgault, jésuite, enseignant qui laisse sur la piste de la foi nombre de ceux qui l'ont suivi comme pasteur dans les pas du Christ. Il nous a quitté le 3 mai dernier à l'âge de 77 ans et ayant enseigné quelque 40 ans, il nous a semblé nécessaire de ne pas laisser inaperçue sa disparition sur la scène publique québécoise.

Raymond Bourgault a été peu publié, mais il a beaucoup écrit et il fut avant tout un penseur pour beaucoup de gens au cours des décennies où il a enseigné. Ce titre, rarement attribuable au Québec, ce sont ses élèves et des collègues qui le lui donnaient sans aucune ironie. Il s'imposait à eux comme un érudit, un sage, un « inspiré » et l'on murmurait entre nous que la sainteté dans notre modernité pensante devait bien un peu ressembler à cela, à côté de figures plus connues du grand public. Le nombre de vocations pour la recherche que lui doivent de nombreux élèves est innombrable. Car il était aussi initiateur comme un chaman et il allumait des feux, en même temps qu'il guérissait des culpabilités morbides et des scrupules maladifs et aussi de tous les fanatismes, comme directeur spirituel.

On ne peut ici résumer un parcours aussi riche quoique socialement méconnu. André Laurendeau a pourtant écrit dans ses Mémoires que le seul homme au Québec à avoir tenté de penser l'universalité et les particularismes avec sérieux au cours des années de crise du nationalisme québécois était Raymond Bourgault. Personne d'autres ne pouvaient lui offrir une réflexion aussi solidement appuyé sur une vaste culture. D'autres pourront témoigner de leurs contacts avec celui que certains pepsistaient encore à appeler Père et d'autres plus amicalement Raymond. Pour notre part, nous nous considérons parmi les cadets de ses émules. Après avoir été professeur de grec à l'époque des collèges classiques, il fut théoricien de l'histoire dans les années soixante et composa un traité d'histoire des religions qui fut le fondement théorique du département des sciences religieuses à l'UQAM (premier département non confessionnel de l'étude du phénomène religieux au Québec). Religiologue dans les années 70, il y termina sa carrière officielle d'enseignant en 1982 et se consacra à l'animation d'une douzaine de groupes bibliques jusqu'à la toute fin de sa vie.

Un intellectuel inclassable

Indifférent aux modes, le Père Bourgault enseignait néanmoins avec les préoccupations d'un homme de son temps, et il cherchait le code d'intelligibilité qui, au plus profond du devenir, engendre l'histoire. La trinité joue ce rôle depuis toujours à ses

yeux, mais il fallait le redécouvrir avec nos manières de voir d'aujourd'hui, avec comme horizon la science, les humanismes et les autres spiritualités.

Toujours, le préjugé de faveur pour l'autre était sa règle. S'il fut l'un des piliers fondateurs du département des Sciences religieuses à l'UQAM, c'est bien à cause de cette empathie pour l'autre, quelque'il soit à priori. Avec des collègues dont certains plus jeunes du Collège Sainte-Marie il lança au milieu des années 60 l'idée qu'il fallait maintenant qu'on étudie au Québec le phénomène religieux sous tous ses aspects et non plus seulement cantonné dans le giron de la chrétienté occidentalisée. Si la religion catholique se tenait pour la seule vraie religion, alors il fallait désoccidentaliser ce dogme. Il pensait néanmoins que ce qu'il appelait « *la tradition biblico-évangélico-ecclésiale* » ne pouvait simplement pas être homologuée parmi d'autres spiritualités. En passant de la religiologie à l'UQAM à la l'initiation biblique auprès de quelques disciples, c'est bien qu'à ses yeux, cette tradition - sans préjudice pour les autres - constituait une clé indispensable pour réinterpréter la multiplicité des formes religieuses et nécessitait qu'elle soit transmise à quelques uns pour le bénéfice de tous. Au bout d'une douzaine d'années d'appropriation des écritures chrétiennes primitives, il reprit le terme de mystagogie dans cette veine.

Une catholicité ouverte

Le préjugé de faveur devrait aussi jouer pour sa propre tradition et la tradition christique est à comprendre de l'intérieur. Elle se présente ainsi comme un « mystère », et encore, « révélée » dans ses formules traditionnelles, mais Raymond Bourgault décodait ces vocables comme clés de l'histoire.

Dans la genèse de la foi, la mystique prime la morale. Il y a une nécessité dans l'histoire qui veut que l'organisme total de l'humanité engendre (et paradoxalement de par la grâce) des générosités héroïques qui sauvent l'ensemble. La gratuité se mêlait aux métaux des nécessités dans ce qu'il appelait la logique de la « coïncidence des contraire » que les mystiques ont élaborée au cours des âges et que leurs disciples ne cessent de méditer l'insondable tribut.

Comme enseignant ou conférencier, Raymond Bourgault n'avait pas le verbe haut ni flamboyant. Il cherchait plutôt à dire beaucoup en peu de mots d'où un style dépouillé mais surchargé de signification (comme l'écriture). Et il avait à cet égard l'art des formules. A preuve: « *L'histoire s'achèvera quand tous les hommes passés, présents et à venir pardonneront à tous les hommes d'être chacun différents.* » De prime abord, ses textes ne sont pas faciles à lire. On lui faisait le reproche souvent de ne pas pouvoir être compris des plus simples. Et il disait sans fausse honte ni suffisance qu'en effet, c'était là le défaut indubitable de son genre et de ceux qui le fréquentaient, qu'il n'était pas

simple et que « *si vous revenez m'entendre, c'est que vous voulez que l'on vous dise autre chose sur la foi* ». Et puisse Dieu être miséricordieux, nous ne nous contentons pas de la foi du charbonnier, toute admirable fut-elle par ailleurs. Mon public avouait-il n'est plus dans la première naïveté enfantine, il doit *redevenir* comme les petits enfants pour entrer dans le Royaume, ce qui implique qu'il doit avant cela cesser de l'être et passer à la critique.

Si le choc de ses analyses des textes sacrés est rude pour certains croyants (il ne frayait pas beaucoup avec les fondamentalistes) la critique ne s'installait jamais en maîtresse de l'esprit, elle frayait le chemin à une seconde naïveté (Paul Ricoeur) qui savait se ressouvenir des enchantements d'antan en les renouvelant. Et si on acceptait le laborieux parcours de l'intelligence sur les données de foi et sa corrosive investigation, on en sortait soi-même renouvelé, plus instruit et grandi, sinon perplexe avec ses propres certitudes. Il montrait avec un art consommé que nos présupposés étaient souvent insuffisamment critiqués. Mais soucieux des personnes, jamais il ne faisait pression ou cherchait à avoir raison, sinon pour rendre témoignage à des vérités plus profondes qui rendent libres véritablement.

Tenir les deux bouts de la chaîne

Contrairement à ce que pensent beaucoup, Jésus-Christ ne peut être traité comme un simple célibataire. L'Église et lui sont époux, selon la pensée de St-Paul. Aussi ne séparait-il pas les deux. Et sur n'importe quel point controversé concernant la doctrine de l'Église, il cherchait toujours le point focal qui ne liquide ni les normes, ni les circonstances et ni les consciences. Il est un des rares théologiens à avoir parler favorablement des positions disputées du Pape sans susciter la révolte chez ses interlocuteurs critiques et ceci sans abuser de circonlocutions qu'un humour facile attribue aux jésuites. Son langage est nouveau mais c'est parce qu'il est intégrateur de sciences, de sagesses et de spiritualités. A cause d'un recul aussi large pris dans le détour des sciences humaines, pour certains dévots, il peut sembler infidèle à une certaine lettre des écritures bibliques, évangéliques ou ecclésiales.

Il disait ne pas tout comprendre chez des auteurs modernes, Lonergan, Ricoeur, Levi-Strauss, De Certeaux, Kristeva, Derrida et Serres, mais les utiliser pour comprendre davantage et plus et notamment la tradition issue de Jésus de Nazareth. Et nous, qui broutons dans les pâturages de l'esprit étions surpris qu'il ne fréquente pas quelque cercle intellectuel prestigieux de niveau international. Nous étions son troupeau et lui notre pasteur et sa solitude, nous le devinions, était la condition sine qua none de sa sollicitude à notre égard. L'aigle vole haut et seul la plupart du temps mais il revient inlassablement nourrir ses petits. C'est moins connu, mais il savait son rôle de défenseur de ses petits contre les « démons » du rationalisme et de l'intégrisme. Il croyait profondément à la seconde évangélisation en petites cellules studieuses qui méditent l'écriture. En deçà du dogme, il y a l'écriture et en deçà il y a la figure du

Christ Jésus et son Église. Les institutions existent pour faire durer la mystique.

C'est pourquoi, on échouera si on cherche chez lui à opposer de manière manichéenne l'Église et le Christ Jésus. Ils sont partis du même mystère et le schéma actantiel de Greimas lui servait de structure pour le démontrer. Dans ses commentaires de l'Écriture, quand il abordait des questions délicates, comme la virginité de Marie, il disait avec humour que si le Pape Jean-Paul II ou Mgr Ratzinger l'écoutait cinq minutes, ils lui trouveraient peut-être une saveur hérétique, mais s'ils acceptaient de l'écouter une heure, alors ils n'auraient sans doute pas la même opinion.

Un besoin d'intégration dans notre monde éclaté.

Sa mystagogie qui signifie conduite des initiés au mystère (du Christ mort-ressuscité) consistait à pratiquer des intégrations qui induisent la vérité dans le va-et-vient des textes bibliques. Une entrée en poésie, où il faut connaître les paradigmes est primordiale. Trop de gens lisent la Bible mais comme une simple prose. C'est véritablement dans cette circulation entre les textes, une inter-textualité, que se renouvelle l'imaginaire biblique en chaque croyant et non simplement dans la fréquentation de la lettre des écritures, d'où la nécessité d'une herméneutique (une interprétation actualisante). Ses retraites annuelles consistaient moins en un effort de réforme morale qu'en un laisser penser où se renouvelle l'imaginaire par quelques textes fondateurs et universaux *réappropriés de manière priante et désappropriante*. Il qualifiait de « mini-totalités » les péripécies évangéliques et souhaitait que l'Église de demain, redevenue minoritaire - l'Église multitudiniste fut peut-être un accident de l'histoire - puisse à nouveau se constituer de petits groupes de fervents attablés à scruter l'écriture et à discerner la volonté de Dieu sur leur rôle à jouer dans le monde. La christité produira ainsi à nouveau son fruit, tel le travail d'une hormone dans l'organisme total de l'humanité.

Une fois la barrière de son langage franchi, quelle ouverture et quelle envergure dans sa vision du monde, de l'humanité et de Dieu qu'il cherchait à réconcilier sans forcer les choses! Et faut-il le rappeler, son petit public n'était pas composé d'universitaires, mais de gens questionnés, ébranlés, mis en marche par la vie et ses revers, et aussi par le scandale d'un Dieu qui s'est fait souffrant et mourant pour se donner tout à fait aux hommes. Donc pas de fuite par en haut, mais le choc du futur, le vrai: celui où non seulement des individus mais l'humanité entière doit résoudre son éternel problème et tout autant vaincre son mortel ennemi: la mort. Il ne s'agit pas seulement de déraciner le principe de la mort mais de détrôner le Prince de ce monde, liant par des formules de ce genre l'histoire et le récit, l'intelligence et le cœur. Son schème biparti-quadrupart, qui est devenu avec les ans sa clé favorite pour décoder le réel, a émergé et son mode d'emploi: la mystagogie qu'il a pratiqué d'abondance auprès de ceux qui « ont été portés à l'attention ... » (sans complément du verbe prédéterminé (Mt 7,7)), laissant au mystère toute sa profondeur et sa pédagogie singulière.

Coïncidence ou grâce? (les deux sont-ils si éloignées?) C'est à l'occasion de la fête de Saint-Ignace de Loyola qu'il vint le lendemain chez moi m'annoncer que tout avait pris en pain la journée de la fête du fondateur de son ordre, avec cette manière de voir où la sainteté se contre-distinguait de la spiritualité comme de sa source infinie. J'avais l'impression d'entendre Marco Polo me parler de la Chine où Christophe Colomb me raconter l'Amérique: tout reste à découvrir encore. Et ça aussi, c'était toujours la surprise avec Raymond Bourgault. Croyant avoir fait le tour de la question, on se découvrait rapidement, de fait, en début de piste. A Chacun de faire son voyage..., comme Ulysse qu'il a étudié à fond.

Il lui importait que la « lettre morte redevienne parole vive, puis silence plein ». Des récits - ces « fictions vraies » qui réenchangent le monde, il n'enseignait que pour faire advenir dans le coeur des écoutants la trame des affects où gémissent des gémissements inénarrables. Puisse-t'il maintenant les chanter en louange dans la gloire et intercéder pour nous, maintenant qu'il fait partie de *La légende des anges* (Michel Serres). Les derniers temps de sa vie, il méditait le premier chapitre de l'Épître aux Éphésiens et la dernière parole lucide de son agonie fut: « Je m'en vais vers le Père ».

Un livre paru récemment chez FIDES: MA QUESTION C'ÉTAIT L'HISTOIRE, préparé par Pierre Robert donne un aperçu de son originalité et de sa prégnance. Ce n'est que la pointe du iceberg. Pour notre part nous désirons rendre d'autres écrits disponibles dans le grand public au cours des années qui viendront afin de nourrir la réflexion des gens soucieux d'intégrations rigoureuses autant que savoureuses à l'aube du XXI^e siècle.

Luc Lepage

Montréal, le 5 mai 1994,

Jour des funérailles de Raymond Bourgault

Célébrées en l'église de l'Immaculée Conception.